Quentin Ludwig

Le grand livre du bouddhisme

Deuxième édition


EYROLLES
### Sommaire

**Introduction** ......................................................... 7

**Les mots-clés** ....................................................... 35

- Amida ................................................................. 36
- Anâtman (ou inexistence du soi) ................................ 40
- Anitya (ou impermanence) ........................................ 44
- Arhat ................................................................. 46
- Asoka ................................................................. 50
- Bodhisattva ou être éveillé ....................................... 54
- Bouddha (le concept) ............................................... 60
- Le Bouddha historique ............................................ 62
- Les Bouddhas ....................................................... 72
- Le bouddhisme chinois ............................................ 74
- Le bouddhisme cingalais ......................................... 78
- Le bouddhisme en France ......................................... 80
- Le bouddhisme japonais .......................................... 88
- Le bouddhisme tibétain ........................................... 94
- Les Canons bouddhiques (les livres canoniques) ............ 102
- Les Cinq agrégats ................................................... 108
- La compassion ....................................................... 112
- Cosmologie bouddhiste ........................................... 116
- Dalaï-Lama .......................................................... 128
- Le Dharma ............................................................ 130
- Les dieux et divinités du bouddhisme ......................... 134
- La duhkha (souffrance) ............................................ 144
- Gandhāra (l’art du -) .............................................. 146
- Hīnayāna ou le Petit Véhicule .................................... 152
- Jātaka ................................................................. 156
- Le karma ............................................................. 158
- Les langues du bouddhisme ...................................... 166
Conclusion ................................................. 285
Annexes ..................................................... 289
Bibliographie .............................................. 349
Index ......................................................... 357
Introduction
Quelques règles de base pour la prononciation du sanscrit ou du pâli

Le c se prononce comme en italien tch (ainsi cakra doit se prononcer tchakra).
Le j se prononce dj (ainsi jina se prononce djina).
Le g est toujours à prononcer comme gué (ainsi guru se prononce gourou).
Le u est toujours à prononcer ou (ainsi gupta se prononce goupta).

Conventions

► Les numéros renvoient aux notes en fin de volume.
► Le symbole suivant * indique qu’un article spécifique est consacré au concept.
► La présence de crochets dans une citation indique qu’il s’agit d’un commentaire de l’auteur.
► Pour permettre au lecteur de prolonger sa lecture et d’obtenir des informations plus complètes concernant un sujet qui l’intéresse, nous n’hésiterons pas à proposer, au cours du texte, la lecture de certains ouvrages qui nous paraissent particulièrement éclairant sur un sujet donné. Il s’agit toujours d’ouvrages facilement accessibles. Le lecteur ne peut cependant ignorer que de nombreux ouvrages fondamentaux, publiés dans les années 1930-1970, ne sont plus accessibles que dans les bibliothèques universitaires.

Ce dessin chinois, représente un moine en prière exécutant un geste symbolique avec ses mains (ce qu’on appelle un mudrā). Cependant, on ne voit pas ses mains car elles sont cachées sous les plis de sa tunique. Ce secret s’explique par la portée réputée magique de certains mudrās ésotériques qui ne sont, dès lors, exécutés qu’en cachette sous la robe monastique. Le symbolisme de la position des mains est très important à connaître si on veut identifier les différents bouddhas, bodhisattvas et divinités diverses.
« Le bouddhisme est la seule religion importante, non seulement dans l’Inde mais dans le monde, qui nie énergiquement l’existence d’un élément éternel dans l’homme. »

Il sera ici question des bouddhismes et non du bouddhisme. En effet, comme le fait très justement remarquer Paul Magnin, « parler du bouddhisme en général, c’est parler d’une abstractions dénuée de toute réalité ». Il n’y a pas un bouddhisme mais des bouddhismes. Un bouddhiste chinois, par exemple, éprouverait, en effet, bien du mal à se reconnaître dans les ouvrages traitant du bouddhisme tibétain et les moines de Ceylan (qui pratiquent encore le bouddhisme premier) auraient également quelques difficultés à croire que les nombreux dieux du panthéon bouddhiste japonais appartiennent à leur vision de l’univers. Cependant, par facilité de langage, nous parlerons le plus souvent du bouddhisme (au singulier) ou de la religion bouddhique. Le lecteur sait maintenant déjà que cette terminologie est fausse : les bouddhismes sont très différents entre eux. Si certains courants bouddhistes actuels peuvent être qualifiés de religion, d’autres méritent plus exactement l’appellation de philosophie, de sagesse ou, mieux encore de sapience. Nous discuterons en détail de ces points dans le paragraphe « Le bouddhisme est-il une religion ? » et dans l’article « Le Véhicule ».

Il n’en reste pas moins vrai que les différentes écoles bouddhiques se rattachent indiscutablement au même personnage, le Bouddha historique dont elles conservent — parfois après des adaptations, il est vrai — la doctrine de base : il n’existe pas de soi ; la vie est souffrance ; pour quitter le cycle des renaissances et atteindre le seul état permanent, le nirvâna, il est nécessaire d’adopter dans ses actes un comportement moral. C’est à cela que se résume, en gros l’enseignement du Bouddha. Cependant, nous le découvrirons au fil du texte, des millions de pages, rédigées sur 2500 ans, par des milliers d’érudits se sont greffées sur ce discours. Plusieurs vies ne suffiraient donc pas pour lire tous les textes bouddhiques, d’autant plus que leur lecture, du fait de la subtilité des concepts, est certainement parmi les exercices intellectuels les plus difficiles.

**La chaîne des bouddhas**

Le Bouddha naissait quelque 500 ans avant l’ère commune. À cette époque, les Juifs revaient de leur Éxil à Babylone et mettaient en route la rédaction du Talmud. Le Christ n’était pas encore né et plus de mille ans encore allaient s’écouler avant que Mahomet ne prophétise. Le bouddhisme a donc bien de l’avance sur le christianisme et sur l’islam, d’autant plus que la naissance du Bouddha, appelé aussi l’Éveillé ou l’Illuminé, avait été en quelque sorte programmée et annoncée par d’autres Bouddhas. En effet, le Bouddha que nous connaissons tous, le Bouddha « historique » est la dernière transmigration d’une série de Bouddhas dont le premier, le Bouddha initial, avait décidé de l’endroit et de la date exacte de sa dernière naissance (celci dans le cadre des lois de la transmigration). Ce Bouddha initial, qui n’est pas le créateur de l’univers, est pourtant — nous le découvrirons
dans le texte — à l’origine de pas mal d’événements. La longue lignée des Bouddhas à l’ori-
gine du Bouddha historique, se manifeste concrètement sur l’aspect physique de ce dernier
par une série de 32 signes, sur lesquels nous reviendrons dans cet ouvrage car leur connais-
sance est importante pour qui s’intéresse à l’art bouddhique et, tout spécialement, à la
statuaire. Signalons, au passage, que ce désir de remonter le plus loin possible dans le
temps, n’est pas seulement typique des généalogistes mais également des religieux pour
lesquels la légitimité ne s’acquiert qu’avec les siècles. Ainsi, ce désir de faire remonter la
source de la religion à une époque reculée n’est pas spécifique au bouddhisme : pour les
musulmans, le Coran existait de toute éternité (il est incréé) et pour les chrétiens le dessein
de Dieu existait bien avant la naissance du Christ.

**Le succès du bouddhisme**

Le grand succès du bouddhisme (du moins dans son courant Grand Véhicule®, actuelle-
ment le plus diffusé), non seulement en Asie mais aussi en Europe, provient de ce que
religion sans dieu et sans dogme, il a toujours accepté (et même incorporé) sans aucune
difficulté les croyances et les divinités des autres peuples. C’est ainsi qu’en Chine, le bou-
ddhisme a emprunté de nombreux concepts et termes religieux au taoïsme ou au
confucianisme. Au Japon, le bouddhisme a assimilé les nombreuses divinités du shin-
toïsme (les *kamis*) dont certaines ont même fusionné (à tous les sens du terme) avec les
saints de compassion ou Bodhisattvas®. Au Tibet, le bouddhisme tantrique doit beaucoup
t à la religion locale, le bön-po.

**Une religion athée**

Le bouddhisme, il est utile de le redire, est une religion sans dieu créateur (bien que
Bouddha, malgré tout ancré dans son temps, ne refuse pas la reconnaissance des dieux du
panthéon indien et que de nombreux dieux secondaires viennent, par la suite, enrichir le
panthéon bouddhique) et sans dogme mais avec une profession de foi. Cette profession de
foi est connue comme le Refuge dans les Trois Joyaux, le Bouddha, le Dharma® (la Loi) et le
Sangha® (la Communauté). Cette absence de dieu créateur explique que certains lui
dénient le statut de religion ; pour eux, il s’agit plutôt d’une philosophie ou, mieux encore
de l’éducation culturelle ou de partager le sagesse ou de partager le savoir. Néanmoins, s’il en était strictement ainsi pour le bou-
ddhisme premier, cela a quelque peu changé au cours des siècles. On peut dire que depuis le
1er siècle, le bouddhisme s’est transformé en un véritable culte autour de Bouddha, auquel
participent moines, nonnes et laïcs et que tous les éléments constitutifs d’une religion y
sont présents. Nous reviendrons plus tard sur cette notion importante.
À retenir dès maintenant

Ces notions seront, bien entendu, explicitées dans le texte au moment opportun.

Véhicule (yāna)

Le véhicule est le moyen utilisé pour parcourir la voie vers l’Éveil. On distingue le Petit Véhicule (où l’individu chemine seul, presque en silence, sur un chemin étroit, pour son propre compte), le Grand véhicule (où les individus sont nombreux sur la voie et s’aident les uns les autres par des êtres de compassion (les bodhisattvas), les chemins sont larges) et le Véhicule du Diamant (où le cheminement se fait par petit groupes guidés par un gourou ; en cours de route on utilise des moyens magiques, des rites ; le cheminement est bruyant : récitation de formules magiques (mantras), moulins à prière, etc.).

Pour désigner les trois véhicules du bouddhisme, il existe plusieurs termes dont le sens est quasi identique ; pour la bonne compréhension de l’ouvrage (et des écrits consacrés au bouddhisme, en général), il est important d’assimiler ces équivalences.

- Petit Véhicule = Hīnayāna = Bouddhisme du Theravāda = Bouddhisme des écoles du Sud = Premier Véhicule = Bouddhisme antique = Bouddhisme premier = Bouddhisme des anciens.
- Véhicule du Diamant = Vajrayāna = Bouddhisme tibétain = Lamaïsme = Troisième Véhicule = Mantrayāna secret = Tantrayāna = bouddhisme tantrique.

Pour désigner le véhicule du Diamant on parlera également de tantrisme, mais c’est une appellation inexacte car le tantrisme est un courant mystico-sexuel qui intéresse les principales religions de l’Inde (hindouisme, jaïnisme, bouddhisme) et n’est qu’un épipénomène, propre essentiellement au bouddhisme tibétain.

Les dieux du bouddhisme

Dans le bouddhisme, la renaissance peut s’effectuer dans divers mondes, dont celui des dieux. Cependant, il faut savoir que le dieu bouddhique n’a rien à voir avec le dieu des religions monothéistes. En effet, le dieu bouddhique — qui n’est pas le créateur du monde — est lui aussi soumis au cycle des renaissances. Aucun dieu bouddhique n’est éternel, ni parfaitement heureux. Aucun dieu n’est omniscient, ni omnipotent. Pour quitter le cycle des renaissances (samsāra), les dieux doivent d’abord redevenir des hommes. Cependant, nous verrons que pour certains bouddhistes, Bouddha, lui, est omniscient et éternel ; c’est, en quelque sorte, sans le dire, un « super-dieu ». C’est le cas également, et nous aurons l’occasion d’en parler, de certains êtres de compassion ou bodhisattvas comme, par
exemple, Amida®. Bien entendu, cette dérive à partir de l’enseignement du Bouddha n’existe pas dans le bouddhisme premier (bouddhisme du Theravâda ou Petit Véhicule® ; ces notions seront, bien entendu, explicitées plus loin).

Une organisation quasi mathématique

Comme tout ce qui nous vient de l’Orient, le bouddhisme est bien organisé, très structuré et admirablement hiérarchisé : on y distingue les 3 Joyaux, les 4 Vertus, l’octuple chemin, etc. (exactement comme les Chinois parlent des Cinq éléments, de la Bande des quatre, etc.). Le lecteur trouvera certaines des expressions les plus courantes dans ce ouvrage (l’octuple chemin, les cinq agrégats, les 37 points pour obtenir l’Éveil, etc.) mais cela ne représente qu’une infime partie de la nomenclature bouddhiste.

Le mode de pensée oriental n’est pas toujours limpide pour un occidental, d’autant plus que les bouddhistes usent de termes propres dont la complexité phonétique est réelle pour une oreille occidentale (qui peut prononcer d’une traite le mot prajnanamamulamamadhyamakarika ?). Pour clarifier les choses et donner une assise à notre exposé, il nous a donc paru nécessaire de faire précéder ce petit guide des concepts de base du bouddhisme par une brève histoire du bouddhisme ainsi que par quelques tableaux des éléments clés utilisés par les bouddhistes. Le lecteur pourra ainsi aisément s’y reporter chaque fois que cela est nécessaire.

Le bouddhisme est une religion sans dogme

Bouddha a été très clair à ce sujet : il ne faut rien croire mais tout expérimenter. Et il a ajouté qu’il était inutile de se lancer dans des spéculations métaphysiques qui ne peuvent en rien aider pour le salut. Le texte ci-après, extrait du Canon bouddhique pâli (Anguttaraniyaka) est tout à fait révélateur à ce sujet :

« Oui, Ratama, il est juste que vous soyez dans le doute et dans la perplexité, car le doute s’est élevé en une matière qui est douteuse. Maintenant, écoutez, Ratama, ne vous laissez pas guider par des rapports, par la tradition ou par ce que vous avez entendu dire. Ne vous laissez pas guider par l’autorité de textes religieux, ni par la simple logique ou l’inférence, ni par les apparences, ni par le plaisir de spéculer sur des opinions, ni par des vraisemblances possibles, ni par la pensée “il est notre Maître”. Mais, Ratama, lorsque vous savez par vous-mêmes que certaines choses sont défavorables (akusala), fausses et mauvaises, alors, renoncez-y... Et lorsque par vous-mêmes vous savez que certaines choses sont favorables (kusala) et bonnes, alors, acceptez-les et suivez-les. »

12
© Eyrolles Pratique
Les silences du Bouddha

Le bouddhisme présente la particularité d’être un athéisme (il n’y a pas de Dieu créateur) mais avec dieux. En effet, indépendamment des divinités omniprésentes (dieux et déesses qui vivent dans divers paradis mais ne sont ni parfaitement heureux, ni créateurs, ni aptes à parvenir au nirvâna qu’ils ne peuvent atteindre que s’ils renaissent sous condition humaine), le bouddhisme évite de se prononcer sur le Dieu créateur, lequel est ineffable. Bouddha évitait de se prononcer sur Dieu, l’origine du monde, la vie après la mort, etc. Toutes les questions métaphysiques étaient bannies de ses discours et il préférait de pas s’exprimer sur ces divers sujets. C’est ce qu’on appelle les silences du Bouddha. Pour expliquer ces silences, Bouddha disait que les réponses à ces questions ne pouvaient en aucune manière aider l’homme à progresser dans la voie du salut car elles ne contribuaient ni à vaincre ses passions ni à acquérir la sagesse. Pour mieux faire comprendre son attitude, Bouddha utilisait la parabole, aujourd’hui bien connue, de l’homme empoisonné par une flèche. Conduit chez le médecin, si celui-ci refuse qu’on lui enlève la flèche avant de savoir qui est celui qui la lui a envoyée, quelle est sa famille, sa taille, la couleur de sa peau, etc., il mourra avant qu’on ne puisse la lui retirer. Il en est de même, disait-il, de l’homme qui cherche à obtenir les réponses à des questions métaphysiques qui sont inutiles pour son salut.

On dit souvent que le bouddhisme est une voie spirituelle apophatique (apophasis signifiant le refus de la parole). Une telle voie était également connue des philosophes grecs (Philon d’Alexandrie disait que « le bien le plus grand est de comprendre que Dieu, selon son essence, est incompréhensible ») et des pères grecs de la tradition catholique, lesquels refusaient de discuter de la nature de Dieu plutôt que d’en dire des approximations. Elle se retrouve également chez les mystiques (« la nuit obscure »). Ce refus de discuter de la nature de Dieu est également de tradition dans de nombreux courants religieux des autres religions monothéistes (lam, judaïsme) même si le nom de Dieu est affublé de multiples qualificatifs. Rejoignant les « silences du Bouddha », dans son célèbre ouvrage Le Pèlerin chérubinique, le mystique Angelus Silesius écrivait (au XVIIe siècle) : « Si tu veux dire l’être de l’éternité, il te faut d’abord rompre avec toute parole » affirmant ainsi que la fin de toute théologie négative est le silence.

Le bouddhisme est-il une religion ?

Non, serait-on tenté de répondre si on s’intéresse uniquement au bouddhisme du Petit Véhicule. Oui, aurait-on envie de répondre si on regarde du côté du Grand véhicule. Sans Dieu créateur, sans Révélation, sans dogme, sans explication sur la création du monde, sans théorie du péché, le bouddhisme (du moins le bouddhisme premier), est assez éloigné de ce qu’on entend généralement par une religion. Aussi serait-il, sans doute, plus légitime
de parler de « sagesse bouddhiste » ou de « sapience bouddhique ». Néanmoins, né dans un environnement hindou, empli de centaines de dieux, de déesses, de démons, de roigardiens aux pouvoirs magiques, etc., le bouddhisme n’a jamais refusé de composer avec les dieux et Brahma (la principale divinité de l’hindouisme) occupe une position importante dans son histoire.

étant une religion sans Dieu, le bouddhisme coexiste harmonieusement avec d’autres religions car il ne génère pas de « concurrence » et n’est pas, non plus, prosélyte (bien que missionnaire). Certains chrétiens se disent bouddhistes (surtout les pratiquants du zen®) et des juifs même orthopraxes pratiquent un syncrétisme commode (les jubus ou juifs bouddhistes).

Cependant, l’homme étant ce qu’il est, son besoin de sacré, de mystères, de rites, de personnages à adorer expliquent que la « sagesse bouddhiste » primordiale — sans rites, sans mystères, sans divinités à adorer — s’est étoffée au cours des âges d’une série de rites et de « divinisations ». Ainsi, aujourd’hui, dans son organisation externe le bouddhisme (surtout dans son rituel tibétain) ressemble étrangement à une religion : Dieu excepté (et encore, ce n’est pas toujours le cas !), il en possède toute l’organisation (rites, prières, lieux de rassemblement, symboles, « clergé », etc.).

Il faut aussi noter que, malgré une culture panthéiste (s’expliquant par son environnement natal au sein de la religion hindouiste), le bouddhisme a été tenté, à un moment de son existence, par le monothéisme. Ceci s’est produit lorsqu’il a été confronté, dans le Nord-Ouest de l’Inde, vers l’an 1000, aux forces conquérantes de l’Islam. C’est à ce moment, et à cet endroit, qu’est apparu l’Âdibuddha (aussi désigné comme Mahâvairocana ou Vajradhara), un Bouddha-Dieu, omnipotent, seul principe vivant éternel, qui aurait donné naissance à l’univers. Aujourd’hui encore, cette conception, pourtant assez éloignée des aspirations bouddhistes — qui tendent à s’échapper du monde et non à l’expliquer —, est vivante dans quelques sectes tantriques du Népal et du Tibet. Mais, en définitive, puisqu’il propose une voie au salut, le bouddhisme peut être qualifié de religion, d’autant plus qu’au fil de ses 2500 ans d’existence il a évolué vers une « religiosité » certaine. Bien qu’il refuse catégoriquement et définitivement la notion d’âme (chère aux religions monothéistes), le bouddhisme reconnaît qu’il existe un « principe » qui transmigre d’un corps à l’autre. Principe sur lequel il n’a pu encore se prononcer définitivement... mais sait-on exactement ce qu’est une âme ?

Pour conclure, pour autant que l’on puisse conclure sur un tel sujet, il convient de noter que le bouddhisme, qu’il soit une religion (ce qu’il est certainement pour les populations d’Asie) ou une sagesse (ce qu’il est, sans aucun doute, pour les occidentaux), est avant tout une école de l’éthique faite de défenses mais non de commandements. Dans le bouddhisme, aucune progression spirituelle n’est possible sans une solide base morale (laquelle, notons-le, dès maintenant, concerne également le monde animal ainsi que tous les phénomènes en rapport avec la vie, donc aussi l’écologie).
À la question de savoir si le bouddhisme est une religion, on pourrait ajouter une seconde question : le bouddhisme est-il une médecine ? À cette interrogation, on pourrait répondre de manière affirmative car dans le bouddhisme il n’existe pas de séparation entre le spirituel et le corps : l’homme est une unité, une unité souffrante et le bouddhisme est d’abord une thérapeutique pour supprimer cette souffrance, sans point de vue théologique, ni doctrinal. Il n’existe pas, non plus, pour cette raison, de séparation stricte entre le sacré et le profane mais seulement — selon les auteurs d’une étude sur le bouddhisme en France aujourd’hui (Étienne et Liogier) — des différences « d’attention, des différences de point de vue sur la réalité vécue ».

Pour le Dalai-Lama actuel, le bouddhisme est une religion dans la mesure où il traite des choses cachées que nous ne pouvons pas prouver matériellement. Toutefois, si une religion implique un dieu, un créateur, alors le bouddhisme n’est pas une religion. Signalons, pour terminer, que n’ayant ni Être suprême, ni tradition sacrée, en théorie, le bouddhisme se passe fort bien de sacrifices et de sacrements.

**Exotérisme/ésotérisme : les différentes vérités**

Les notions d’exotérisme et d’ésotérisme apparaissent régulièrement lorsqu’il s’agit de religion, il convient d’en faire la distinction. Par exotérisme, on entend toutes les doctrines et enseignements de la religion tels qu’ils sont divulgués à l’ensemble des pratiquants. Par ésothériste, on entend les enseignements oraux qui ne sont divulgués qu’à certains initiés.

L’ésotérisme s’accompagne également de rites et de croyances magiques auxquels n’accèdent que les initiés selon leur degré de connaissance. Dans le bouddhisme, premier, l’aspect ésothériste est quasi inexistant car Bouddha repoussait à la magie et aux rites (il réprimanda même l’un de ses compagnons qui en usait pour convertir les foules). Par contre, dans le bouddhisme tibétain l’aspect ésothériste est très important et se manifeste, comme il sera expliqué dans cet ouvrage, par des gestes symboliques (mûdras *), des paroles magiques (mantras), des diagrammes (mandalas *), des actions fantastasmagoriques, etc.

Cette différence de traitement entre l’exotérisme (pour tous) et l’ésotérisme (pour les initiés) conduit également à distinguer deux types de vérités : la vérité conventionnelle (pour tous) et la vérité absolue (pour les initiés). Cette distinction entre les deux vérités s’est révélée nécessaire pour résoudre les problèmes posés par certains concepts particuliers qui s’opposent à la doctrine essentielle du bouddhisme. Cette double vérité explique également l’utilisation par Bouddha (et ses disciples) d’un langage intentionnel (samdhabhasya), c’est-à-dire adapté aux circonstances. La vérité relative (ou conventionnelle) convient pour tous ceux qui n’ont pas une grande connaissance de la Loi, elle convient au peuple et elle est pratique pour expliquer les faits de la vie quotidienne tandis que la vérité absolue (ou ultime) n’est accessible qu’à ceux qui ont beaucoup étudié et peuvent dépasser l’illusion des faits quotidiens. On peut également dire que la vérité relative est d’ordre exotérique, inférieur tandis que la vérité absolue est d’ordre ésothériste et n’est accessible qu’à des initiés. Pour ce qui concerne le langage intentionnel, c’est le langage allusif qu’utilisait Bouddha lorsqu’il enseignait des choses difficiles ou choquantes.
« La théorie du langage intentionnel a surtout été utilisée par les textes canoniques et traités du Grand Véhicule, pour justifier soit des enseignements qui ne figuraient pas dans la tradition ancienne, soit des choix opérés dans le foisonnement de données diverses, voire contradictoires, que présentaient les textes canoniques. »

Bouddha, lui-même, refusait l’ésotérisme (tout comme la magie, les rites, etc.) comme cela apparaît clairement dans ce texte :

« Ananda, qu’attend de moi l’Ordre du Sangha ? J’ai enseigné le Dhamma (la Vérité) sans faire aucune distinction comme l’ésotérique et l’exotérique, En ce qui concerne les Vérités, le Tathāgata [c’est ainsi que se désignait le Bouddha lorsqu’il parlait de lui-même] n’a rien de semblable au “poing fermé du maître” (...). Certainement, Ananda, s’il y a quelqu’un qui pense pouvoir diriger le Sangha et que le Sangha puisse dépendre de lui, qu’il donne ses instructions. Mais le Tathāgata n’a pas de telle pensée. Pourquoi alors laisserait-il des instructions concernant le Sangha ? Ananda, je suis vieux maintenant, j’ai quatre-vingts ans, De même qu’un chariot usagé a besoin de réparations pour servir encore, de même, il me semble, le corps du Tathāgata a besoin de réparations pour servir encore. Donc Ananda, demeurez en faisant de vous-même votre île (votre soutien), faisant de vous-même, et de personne d’autre, votre refuge : faisant du Dhamma votre île (votre soutien), du Dhamma votre refuge, et de rien d’autre. »

Le Bouddha historique, aussi appelé Bouddha Sākyamuni (c’est-à-dire le sage de la lignée des Shākya), est représenté, ici, dans le mudrā (position des mains) de la prise à témoin de la terre (bhūmishparśhamudrā). Les doigts de la main droite sont tendus vers le sol, la main gauche est posée sur les cuisses (ici, elle tient un bol à aumônes). Ce mudrā symbolise le moment où Bouddha prend la terre à témoin de son Éveil. En réponse, celle-ci se met à trembler. Le Bouddha est en position classique de lotus (padmāsana). On notera les diverses marques majeures d’un corps de Bouddha dont la protubérance au-dessus de la tête (usnīsa). Les longues oreilles symbolisent les oreilles des rois dont le lobe s’allongeait sous le poids des boucles d’oreilles.
Préliminaires

« Qu’ai-je donc appris d’autre, en effet, des maîtres que j’ai écoutés, des philosophes que j’ai lus, des sociétés que j’ai visitées et de cette science même dont l’Occident tire son orgueil, sinon des bribes de leçons qui, mises bout à bout, reconstituent la méditation du Sage au pied de l’arbre ? »

La carte ci-après qu’il serait utile de mémoriser montre l’expansion du bouddhisme tel qu’elle s’est réalisée à partir de l’Inde. Il est intéressant de noter, maintenant déjà, qu’il n’y a quasiment plus de bouddhistes en Inde ; par contre le Japon, le Tibet, la Thaïlande et le Sri-Lanka sont des pays à grande majorité bouddhique.

Sur cette carte, on peut parfaitement suivre les trois principaux courants bouddhiques :

► Le bouddhisme des écoles du Sud, qui prolonge le bouddhisme originel ou premier (« Petit Véhicule » ou « Petit Moyen de Progression pour arriver au Nirvâna ») ou Hinayâna (dont les écoles actuelles portent actuellement le nom de Theravâda ou bouddhisme des « anciens »). Ce bouddhisme est actuellement pratiqué à Ceylan, en Thaïlande et dans tous les pays du sud-est asiatique.


► Le bouddhisme lamaïque et tantrique (« Véhicule du Diamant ») ou Vajrayâna qui est pratiqué essentiellement au Népal, au Tibet et en Mongolie.

Propagation du bouddhisme

Les deux principaux courants, le Petit et le Grand Véhicule se sont propagés à partir de l’Inde. Le Petit Véhicule a diffusé (dès le IIIe siècle avant l’e.c.) vers le Sri Lanka, puis vers l’île de Sumatra et Java (Borobudur). Au Vᵉ siècle, il s’est propagé vers la Birmanie, puis vers la Thaïlande et le Cambodge.

Le Grand Véhicule s’est propagé (dès le Iᵉʳ siècle) — par la route de la soie — vers la Chine puis la Corée et le Japon.

Le Véhicule du Diamant s’est propagé de l’Inde vers le Tibet.
À ces trois grandes écoles bouddhiques — dont le seul point commun est le rattachement à la philosophie du Bouddha — il faudrait, aujourd’hui rajouter le bouddhisme occidental. Ce dernier est essentiellement d’essence lamaïque (c’est-à-dire tibétaine) mais, fait sans précédent dans la longue histoire du bouddhisme, les diverses écoles bouddhiques coexistent en Europe. Ceci n’est pas sans en modifier les concepts, d’autant plus que ce bouddhisme « occidental » se superpose aux religions dominantes (christianisme, judaïsme) dans un syncrétisme dynamique.

Notons encore que le Japon peut d’une certaine manière — selon la formule de Louis Frédéric — être considéré comme « une sorte de “conservatoire” de toutes les traditions bouddhiques aujourd’hui perdues en Chine ou ailleurs ».

**Propagation du bouddhisme**

Né aux confins du Népal, vers 550 avant l’ère commune, le bouddhisme s’est propagé dans toute l’Asie d’abord, pour enfin parvenir en Occident. Le petit tableau ci-après, accompagné de sa carte, montre la diffusion du bouddhisme de sa naissance à aujourd’hui.

<table>
<thead>
<tr>
<th>-550</th>
<th>Naissance de Bouddha.</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>-350</td>
<td>Le bouddhisme devient une « religion » importante du sous-continent indien.</td>
</tr>
<tr>
<td>-100</td>
<td>Des moines bouddhistes arrivent en Chine.</td>
</tr>
<tr>
<td>IIIᵉ siècle</td>
<td>Le bouddhisme se propage vers le nord (Corée) et vers le sud (Laos, Cambodge).</td>
</tr>
<tr>
<td>VIᵉ siècle</td>
<td>Le bouddhisme passe de Birmanie en Thaïlande.</td>
</tr>
<tr>
<td>VIIIᵉ siècle</td>
<td>Le bouddhisme atteint le Tibet (lequel deviendra, au XVIIᵉ siècle, une théocratie dirigée par le Dalai-Lama).</td>
</tr>
<tr>
<td>XXᵉ siècle</td>
<td>Le bouddhisme séduit les Occidentaux.</td>
</tr>
</tbody>
</table>
La propagation du bouddhisme s’est effectuée essentiellement via les voies maritimes et terrestres de la Route de la soie, à l’exception, bien entendu, du bouddhisme occidental lequel a principalement pour origine le déplacement des populations, conséquence d’actions militaires (fin des Colonies, invasion du Tibet) mais aussi, sans doute, la mondialisation avec ce qu’elle implique de positif (diffusion de la culture, voyages, etc.). À côté des colonisations, le bouddhisme s’est également propagé du fait de l’intérêt des moines dont certains n’hésitèrent pas, comme les pèlerins chinois Fa-Hsien (Faxian) — parti en pèlerinage aux Indes de 399 à 414 — et Hiuan-Tsang (Xuanzang) — parti aux Indes de 629 à 645 —, à explorer l’Inde pendant plus de dix ans à la recherche des sources authentiques.

Il est à noter que le bouddhisme n’est aujourd’hui quasiment plus représenté, ni en Inde ni en Chine. Malgré les nombreux syncrétismes religieux (avec le taoïsme, en Chine, le shintoïsme, au Japon, le bön-po, au Tibet, etc.), il y eut de nombreuses persécutions contre les bouddhistes. Ainsi, pour ne donner qu’un exemple, suite à la persécution de 845, on peut estimer que le bouddhisme est devenu une religion tout à fait minoritaire en Chine.

**Les grands lieux du bouddhisme**

Cette carte montre l’emplacement des grands lieux de la vie de Bouddha, les emplacements des premiers conciles ainsi que les endroits où se sont développés les arts gréco-bouddhiques.
Régression du bouddhisme

En 1900, il y avait autant de bouddhistes que de chrétiens dans le monde. Cent ans plus tard, l’évangélisme chrétien ayant ratissé l’Asie et le communisme supprimé la religion en Chine, le rapport est de 1 à 5 en faveur de la chrétienté. Il n’y a donc pas à annoncer l’expansion du bouddhisme, lequel a du mal à survivre en Asie et dont l’implantation en Occident (malgré le battage médiatique et l’ouverture de nombreux monastères) reste très limitée, même s’il possède de nombreux sympathisants. Signalons, tout de même, que le nombre des centres bouddhistes en France est, depuis quelques années, à peu près égal à celui des monastères catholiques masculins.

L’héritage de l’hindouisme

Le bouddhisme est apparu dans une société brahmanique (où domine la caste des brahmanes). Il rejette certaines des doctrines de l’hindouisme (Atman ou âme), en accepte d’autres et modifie le sens de certaines d’entre-elles parmi les plus importantes (samsâra, karma, nirvâna). Lorsque cela nous a paru utile, nous avons également précisé (générale-ment dans un encadré) le sens de certains concepts largement utilisés dans l’hindouisme mais parfois avec un sens assez différent à celui du bouddhisme.

Les trois périodes religieuses importantes de l’Inde

<table>
<thead>
<tr>
<th>Inde védique</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>- 2000</td>
</tr>
<tr>
<td>- 1500/-1000</td>
</tr>
<tr>
<td>- 1000/-600</td>
</tr>
</tbody>
</table>

<table>
<thead>
<tr>
<th>Inde bouddhique</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>- 600</td>
</tr>
<tr>
<td>- 300</td>
</tr>
<tr>
<td>- 270</td>
</tr>
</tbody>
</table>
**Inde hindouiste**

<p>| | |</p>
<table>
<thead>
<tr>
<th></th>
<th></th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>320-500</td>
<td>empire Gupta</td>
</tr>
<tr>
<td>800</td>
<td>disparition du bouddhisme en Inde, retour de l’hindouisme</td>
</tr>
</tbody>
</table>

**Inde musulmane**

<p>| | |</p>
<table>
<thead>
<tr>
<th></th>
<th></th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>1000</td>
<td>invasions musulmanes</td>
</tr>
<tr>
<td>1500/1700</td>
<td>empire Mongol</td>
</tr>
<tr>
<td>Aujourd’hui</td>
<td>du point de vue religieux, l’Inde est partagée entre les musulmans et les hindouis</td>
</tr>
</tbody>
</table>
Conventions orthographiques

1. Nous avons choisi l’orthographe conventionnelle pour tous les termes même lorsqu’il s’agit de citations ou de titres d’ouvrages. Ainsi, nous écrirons toujours Tibet et non Thibet, même si ce mot figure dans le titre d’un ouvrage.

2. L’orthographe utilisée est celle du Dictionnaire encyclopédique du Bouddhisme (Philippe Cornu, Seuil 2001) pour les mots en sanscrit, pâli, chinois ou tibétain. Cet ouvrage encyclopédique est le plus récent en langue française ; il présente, en outre, l’intérêt de fournir pour chaque mot sanscrit ou pâli, en plus de sa traduction en langue française, l’équivalent en chinois, en japonais et, selon les besoins, en d’autres langues asiatiques (coréen, etc.). Pour les mots qui ont rejoint la langue française, nous utiliserons toujours l’orthographe préconisée par Le Grand Robert (édition sur cédérom) ou, si le terme est absent, par l’orthographe reprise dans Le Grand Dictionnaire terminologique (Québec, Office de la langue française, édition sur cédérom).

3. Sauf lorsqu’il s’agit des voyelles longues (à, ï) nous avons abandonné les signes diacritiques qui ne peuvent que perturber le lecteur qui n’y est pas habitué.

4. Contrairement à un usage répandu chez les bouddhologues, nous avons choisi de marquer le pluriel des mots étrangers comme cela se pratique en français. Ainsi, nous écrirons les bouddhas, les mantras, les tûlkous, etc.

L’organisation du livre

La présence de ce symbole * indique que le mot fait partie d’un article spécifique.

En fin d’ouvrage, nous avons prévu un petit dictionnaire des termes essentiels du bouddhisme. Sauf exception (par exemple pour le mot japonais zen, très utilisé en Occident ou pour certains mots du bouddhisme tibétain, largement plébiscités en Occident, comme tûlkou), nous utiliserons dans cet ouvrage les mots tels qu’ils sont employés dans les deux langues initiales du bouddhisme, le pâli et le sanscrit (voir l’article consacré aux langues du bouddhisme). Ainsi, pour désigner le « véhicule », notion très importante en bouddhisme, nous utiliserons exclusivement le mot yâna (ou sa traduction en français, bien sûr) mais sans jamais utiliser l’un des mots suivants plus rarement rencontrés theng-pa (en tibétain), sheng (en chinois), jo (en japonais).
### Subdivision du bouddhisme

<table>
<thead>
<tr>
<th>Époque</th>
<th>Écoles</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>Mort de Bouddha</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>100 ans après la mort de Bouddha (IVᵉ s. avant è.c.)</td>
<td>2 écoles.</td>
</tr>
<tr>
<td>400 ans après la mort de Bouddha (Iᵉʳ s. avant è.c.)</td>
<td>18 écoles (= Bouddhisme de l’Abhidharma).</td>
</tr>
<tr>
<td>IVᵉ siècle</td>
<td>Le Mahāyāna donne naissance au bouddhisme tantrique (Véhicule du Diamant), lequel donne naissance au bouddhisme tibétain (lamaïsme).</td>
</tr>
<tr>
<td>Vᵉ siècle</td>
<td>Le Mahāyāna donne naissance au chan (Chine), lequel se répand en Corée puis au Japon où il devient le zen.</td>
</tr>
</tbody>
</table>

Signalons que, d’une certaine manière, le mahāyānisme a fait passer le bouddhisme du statut de sagesse à celui de religion. Par la suite, le mahāyānisme s’étendant dans de nombreux pays, emprunte dans certains d’eux leurs divinités et démons : c’est le cas principalement au Japon (qui incorpore toutes les divinités locales et crée un véritable culte à Amida, lequel possède son propre paradis) et au Tibet (où les divinités sont légions).
**Différences entre le Petit et le Grand Véhicule**

Pour bien comprendre le bouddhisme, il est nécessaire d’avoir constamment en mémoire la différence entre le bouddhisme originel (ou premier) dit du « Petit Véhicule » et le bouddhisme plus tardif (apparu vers le IIe siècle) appelé Grand Véhicule, lequel s’échappant des bases étroites du Petit Véhicule a connu divers courants de pensée dont les plus connus sont le zen et le bouddhisme tibétain. Les spécificités des différents véhichules sont explicitées dans les articles qui leur sont consacrés.

<table>
<thead>
<tr>
<th></th>
<th>PETIT VÉHICULE</th>
<th>GRAND VÉHICULE</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td><strong>Nom sanscrit</strong></td>
<td>Hînayâna</td>
<td>Mahâyâna</td>
</tr>
<tr>
<td><strong>Chemin pour se libérer du cycle de la vie</strong></td>
<td>étroit (réervé aux moines, quasi impossible pour les laïcs)</td>
<td>large (ouvert à tout le monde)</td>
</tr>
<tr>
<td><strong>Bodhisattvas</strong></td>
<td>quasi absents</td>
<td>prépondérants</td>
</tr>
<tr>
<td><strong>Divinités</strong></td>
<td>quasi absentes</td>
<td>très nombreuses</td>
</tr>
<tr>
<td><strong>Non-soi</strong></td>
<td>ne concerne que les vivants</td>
<td>concerne tout l’univers (vacuité)</td>
</tr>
<tr>
<td><strong>Fins dernières</strong></td>
<td>elles sont sans objet : il n’en est jamais question</td>
<td>paradis et enfer sont au rendez-vous</td>
</tr>
<tr>
<td><strong>Rituels</strong></td>
<td>peu nombreux</td>
<td>extrêmement importants</td>
</tr>
<tr>
<td><strong>Bases philosophiques</strong></td>
<td>celles du Bouddha historique</td>
<td>très nombreuses et contradictoires</td>
</tr>
<tr>
<td><strong>Sectes et courants</strong></td>
<td>actuellement le bouddhisme Hînayâna est représenté par l’école des anciens ou Theravâda</td>
<td>très nombreuses sectes et divers courants : zen, tantrisme, bouddhisme tibétain, etc.</td>
</tr>
<tr>
<td><strong>Femmes</strong></td>
<td>totalement ignorées (pour parvenir au nirvâna, il faut renaître homme)</td>
<td>place importante sous forme de divinités, etc.</td>
</tr>
<tr>
<td><strong>Tendance philosophique</strong></td>
<td>anthropique</td>
<td>transcendantale</td>
</tr>
<tr>
<td><strong>Idéal de perfection</strong></td>
<td>arhat (ou saint)</td>
<td>bodhisattva</td>
</tr>
<tr>
<td><strong>Nirvâna / samsâra</strong></td>
<td>différenciation très nette</td>
<td>identité dans la vacuité</td>
</tr>
</tbody>
</table>
Avertissement

« La vraie absence de pensée, c'est de penser tous les objets sans se laisser infecter par aucun d'eux » (Sūtra de l'Estrade).

Découvrir le bouddhisme n'est pas facile pour un Occidental car rien ne l'y a préparé et certainement pas ses connaissances linguistiques. La première fois qu'un lecteur rencontre des mots comme surangamasūtra, saddharmapundarikasūtra ou abhidharmapitaka il doit s'y reprendre à plusieurs fois pour les lire ; quant à les retenir — même d'une page à l'autre — c'est encore une autre histoire. Lorsqu'il a retenu le mot dharmapada mais qu'il découvre en librairie un ouvrage consacré au dhammapada, il se demande, à juste titre, s'il s'agit de la même chose. Ces quelques problèmes auxquels est confronté le néophyte, il est assez facile de les résoudre pour autant que l'auteur adopte une démarche didactique et que le lecteur accepte de se soumettre à un petit exercice de mémorisation avant de commencer sa lecture.

Le petit exercice de mémoire consistera à retenir quelques racines qui reviennent constamment dans les mots sanscrits et pâlîs qui sont formés par agglomération de racines ; ainsi, le mot abhidharmapitaka peut être décomposé en abhi (qui signifie au-dessus), dharma (qui désigne l'enseignement du Bouddha) et pitaka (qui désigne une corbeille). À partir de quelques racines, il est ainsi possible de décomposer (et de recomposer) les principaux mots intervenant dans le bouddhisme. Nous en avons retenu une vingtaine et nous invitons, dès lors, le lecteur à mémoriser la liste ci-après, ce qui lui sera d'une grande aide, car il lira plus facilement les mots complexes, en devinera le sens et n'aura guère de problème à les mémoriser. Dans le bouddhisme des origines, deux langues sont utilisées : le sanscrit (dont Bouddha parlait un dialecte) et le pâlî (langue proche du sanscrit). La diffusion de l'enseignement du Bouddha s’est effectuée principalement dans ces deux langues (il faudrait, bien sûr, y inclure le chinois, le japonais et le tibétain mais c’est là, déjà, affaire de spécialistes) ; dès lors, il est utile de connaître l'équivalence, lorsqu'elle existe, des principaux mots du bouddhisme en sanscrit, en pâlî et en français. C'est ce que nous proposons dans cet ouvrage, chaque fois que cela est utile. Parfois, cependant, cette équivalence n'existe pas en français ; ainsi, pour ne donner que deux exemples, les mot nirvâna et karma n'ont pas d'équivalent en français. Par contre, c'est ainsi que le lecteur découvrira que le dhammapada dont il a entendu parler est un mot sanscrit qui s'écrit dhammapada en pâlî. Il s'agit donc de la même chose.

Outre la vingtaine de mots de base, ici présenté pour mémorisation, le lecteur trouvera aussi, en fin de volume, un petit dictionnaire de tous les concepts bouddhiques utilisés dans cet ouvrage.
La majorité de la littérature bouddhique a été rédigée d’abord en langue sanscrite. C’est la raison pour laquelle c’est surtout le terme sanscrit qui est utilisé aussi bien dans ce volume que dans la plupart des ouvrages consacrés au bouddhisme. Certains textes appartenant au bouddhisme premier (Petit Véhicule) ont cependant été rédigés en pâli, c’est le cas, par exemple, de tous les textes repris dans le Canon pâli. Lorsqu’il est fait référence spécifiquement à ces textes, nous utiliserons leur dénomination en langue pâli. Sauf exceptions, il ne sera jamais fait appel aux autres langues du bouddhisme (chinois, japonais, coréen, tibétain, etc.) pour nommer des textes car cela alourdirait considérablement cet ouvrage qui se veut simple et didactique.

Certains lecteurs attentifs trouveront peut-être que l’auteur se répète trop souvent. Je tiens à préciser que ces répétitions sont volontaires, l’ouvrage n’ayant aucune vocation à devenir une œuvre littéraire, mais plutôt un ouvrage de vulgarisation, donc avant tout, un ouvrage pédagogique. Or, comme le disait un de mes professeurs d’université, « la seule pédagogie est la pédagogie de l’école primaire ». J’ai toujours souscrit à cette formule. Un bon pédagogue, un bon vulgarisateur, est une personne qui se répète, prenant pour cela d’autres exemples, d’autres mots mais, en définitive qui dit plusieurs fois la même chose, espérant ainsi inscrire son message dans les nombreux champs de la conscience. Dans le livre que vous tenez entre vos mains, cette répétition trouve une seconde justification. L’ouvrage est structuré de telle manière que personne n’est obligé de le lire en entier (bien que cela soit préférable !), ni même en commençant par la première page (bien qu’il soit vivement recommandé de lire, pour commencer, la partie introductive riche en informations indispensables). Chacun, pour autant qu’il ait la volonté d’apprendre, peut le lire selon ses préoccupations personnelles. C’est ainsi, pour ne donner qu’un exemple, que celui qui est particulièrement intéressé par l’art bouddhique pourra commencer par l’article sur l’art du Gandhâra. Il est donc important que cet article contienne toutes les informations utiles pour comprendre l’article, même si certaines d’entre-elles figurent déjà dans des articles précédents. S’étant ainsi, lui-même, affranchi de certaines critiques, l’auteur peut maintenant laisser au lecteur la libre circulation dans son ouvrage, espérant lui apporter quelques éclaircissements sur les bouddhismes et l’envie d’entreprendre d’autres lectures plus pointues. Pour ce faire, il consultera la bibliographie qui lui signale quelques ouvrages particulièrement intéressants. Celle-ci se termine par une courte liste d’articles et de revues qui nous paraissent constituer la base de la bibliothèque de l’« honnête homme » intéressé par le bouddhisme. La terminologie bouddhique étant déjà suffisamment complexe en soi, nous avons limité la bibliographie aux ouvrages en langue française.
Signalons également la présence, en fin d’ouvrage, d’un petit dictionnaire du bouddhisme reprenant l’essentiel des termes religieux, historiques ou philosophiques utilisés dans cet ouvrage. Malgré les rappels réguliers au cours du texte, nous pensons que ce petit guide sera bien utile à nos lecteurs que nous imaginons perplexes devant certains termes spécifiques au bouddhisme qu’ils rencontrent pour la première (ou la seconde) fois.

Enfin, pour terminer, dans ce type d’ouvrage l’auteur ne peut donner libre cours à sa création et, ainsi que l’exprime très justement Gérard Huet dans son lexique sanscrit français (voir bibliographie), « la voie est étroite entre le plagiat pur et simple et l’innovation suspecte d’erreur ». Nous avons donc collé de très près aux textes sacrés et aux meilleures interprétations mais l’erreur est humaine et nous serions reconnaissants aux lecteurs nous signalant toute erreur, omission ou interprétation erronée.

Les messages peuvent être envoyés à quentinludwig@hotmail.fr.

Vairochana (Dainichi Nyorai, en japonais), un des cinq bouddhas transcendantaux effectuant le mudrā (symbolisme dans la position des mains) du Point de la Sagesse. Ce mudrā est spécifique au bouddhisme ésotérique. Les cinq doigts gauches symbolisent les Cinq éléments et les cinq doigts de la main droite représentent les cinq Sagesse. Quatre doigts de la main gauche sont pliés et seul l’index (qui représente le vent, la tête, l’origine) est dressé. La main droite entoure l’index de la main gauche. Ce mudrā signifie que la tête, la vie, est ceinte par la Sagesse. C’est le mudrā qui anéantit l’ignorance. Vairochana est généralement représenté effectuant ce mudrā ou encore celui de la mise en route de la roue de la Loi. On notera que pour les bouddhistes japonais, Vairochana est considéré comme le bouddha solaire. Dans les mandalas, il est situé au centre et les autres bouddhas gravitent autour de lui (voir figure page 195). La présentation de Vairochana exécutant ce mudrā (dont le nom est Chiken-in, en japonais) est typique des bouddhismes japonais et coréens. Ce mudrā ésotérique symbolise aussi l’unité de la divinité avec sa Shakti (c’est-à-dire son pendant féminin).
Très brève introduction au sanscrit

Le sanscrit est la principale langue utilisée pour les textes bouddhiques (voir aussi l’article consacré aux langues du bouddhisme). La grande majorité des termes techniques utilisés dans cet ouvrage sont en sanscrit. Au départ, le lecteur peut avoir l’impression que ces mots sont très compliqués. En réalité, il n’en est rien, à condition d’apprendre quelques racines de base (exactement comme on le fait avec les racines latines et grecques pour apprendre plus facilement les langages scientifiques). Le sanscrit, comme la plupart des langues européennes, fait partie des langues indo-européennes et descend comme elles d’une langue « proto-indo-européenne », langue mythique qui reste encore à découvrir. Le lecteur attentif, surtout s’il connaît plusieurs langues européennes, reconnaîtra dans les termes sanscrits de nombreuses racines qui lui sont familières. Ainsi, le mot trīḍvara (trois portes, c’est-à-dire les trois unités de l’être animé) peut être très facilement compris par un russophone : le mot troïs est identique dans les deux langues, et porte se dit dvīèr en russe. Un lecteur francophone, fera immédiatement le rapprochement entre le vihāra (lieu de vie, c’est-à-dire monastère) avec le mot viager (durée d’une vie) et s’il lit paṇca, cela lui fera songer à penta (cinq, comme dans pentagramme). Le seul but des quelques exemples ci-après est de vous affranchir des supposées difficultés des termes bouddhiques.

1. La négation

Comme en français, elle s’effectue au moyen du préfixe « a » ou « an ».

Ainsi, le mot atman signifie soi. Pour dire le non-soi (un concept majeur du bouddhisme), on utilise le mot anātman. Signalons aussi l’anāgamin (« celui qui ne revient pas »), l’anicca (impermanence), l’asura (qui n’est pas un dieu), l’avidya (l’inconnaissance, l’ignorance, la nescience).

2. La création des mots

Elle est réalisée par simple juxtaposition de mots ou par adjonction au mot d’un préfixe ou d’un suffixe. Ceci rend parfois le mot très long : cependant, dès qu’on a reconnu ses éléments, il n’est pas plus difficile à prononcer qu’un autre. La difficulté se limite habituellement à la décomposition du titre des ouvrages. Ainsi, citons à titre d’exemple, le Satipatthānasutta, un ouvrage rédigé en pâli (et non en sanscrit) et dont le titre, en français, serait Sūtra de l’établissement de l’attention rapprochée. On sait que l’ouvrage a été rédigé en langue pâliie car il utilise le mot pâli (sutta) au lieu du mot sanscrit sūtra. Un Sūtra est un discours attesté de Bouddha. Comme le texte est en langue pâliie, on sait également qu’il s’agit d’un texte émanant d’une école du Petit Véhicule (le bouddhisme premier, le plus proche de l’enseignement de Bouddha). Ainsi, en décomposant le titre d’un ouvrage, le lecteur apprend bien des choses sur son contenu.
Un autre exemple peut aussi être intéressant. On sait que Bouddha appartenait à un clan appelé Sâkya. Pour cette raison, dans de nombreux textes, il est appelé tout simplement Sâkyamuni, c’est-à-dire le Sage de Sâkya.

Enfin, un dernier exemple à découvrir d’abord par soi-même en s’aidant de la liste ci-après (pour obtenir la réponse, tournez le livre) :

Tridharmacakrasutra.

<table>
<thead>
<tr>
<th>Sutra</th>
<th>Dharma</th>
<th>Cakra</th>
<th>Rûpa (parole de Bouddha)</th>
<th>Lîle</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>Sutra = Sutra des trois roues du Dharma. En général, le lîle est plutôt commu comme le Tridharmacakrasastra.</td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
</tr>
</tbody>
</table>

3. Le féminin

Il s’indique en ajoutant le suffixe ni : ainsi, un moine se dit bhiksu et une moniale est dite bhiksuni.

4. Les racines et mots de base utilisés dans cet ouvrage

<table>
<thead>
<tr>
<th>Abhi</th>
<th>Supérieur (au-dessus)</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>Ce préfixe intervient souvent. Signalons, l’abhidharma, l’abhidarmapitaka (la corbeille de l’abhidharma), l’abhidharmakosa (le trésor de l’abhidharma).</td>
<td></td>
</tr>
</tbody>
</table>

<table>
<thead>
<tr>
<th>Anicca</th>
<th>Impermanence</th>
</tr>
</thead>
</table>

<table>
<thead>
<tr>
<th>Arya</th>
<th>Noble</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>Le mot astaaryapudgala, signifie les huit nobles personnes (asta = huit et pudgala = personne).</td>
<td></td>
</tr>
</tbody>
</table>

<table>
<thead>
<tr>
<th>Asta</th>
<th>Huit</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>On retrouve assez souvent le mot huit (astra) : astalokadharma, soit les huit dharmas mondains et astaksana, les huit libertés.</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Atman</td>
<td>Soi</td>
</tr>
<tr>
<td>-----------</td>
<td>------------</td>
</tr>
<tr>
<td>Avidya</td>
<td>Ignorance (nescience)</td>
</tr>
<tr>
<td>Bodhi</td>
<td>Éveil (ou esprit)</td>
</tr>
</tbody>
</table>

Ce mot est très utilisé pour former des noms de personnes ou de nouveaux concepts.

Ainsi, bodhidharma (esprit du Dharma ou esprit de la Loi), bodhisattva (être d’Éveil), bodhicitta (l’esprit d’Éveil).

<table>
<thead>
<tr>
<th>Bouddha</th>
<th>L’Éveillé (ce n’est pas seulement le Bouddha historique).</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td></td>
<td>Plusieurs termes sont formés à partir de bouddha (ou buddha) : pratyekabuddha (bouddha-pour-soi) ; ādibuddha (bouddha primordial), buddhacarita (carrière de bouddha). De nombreux noms de savants sont également bâtis sur cette trame (Buddhadatta, Bhudaghosa, Buddgabhadra, etc.).</td>
</tr>
</tbody>
</table>

<table>
<thead>
<tr>
<th>Cakra</th>
<th>Roue</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td></td>
<td>Dans le bouddhisme, ce mot a généreusement servi : bhavacakra (roue de l’existence), cakrasamsâra (roue de la félicité), raksacakra (cercle de protection), cakravartin (roue du souverain), kalacakra (roue du temps), etc.</td>
</tr>
</tbody>
</table>

<table>
<thead>
<tr>
<th>Carita</th>
<th>Tempérament</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td></td>
<td>Au pluriel, ce mot désigne les constituants de la réalité, les phénomènes.</td>
</tr>
</tbody>
</table>

<table>
<thead>
<tr>
<th>Dvadasa</th>
<th>Douze</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td></td>
<td>Ainsi, le dvadasadharmapravacama est une collection de 12 textes de la Loi.</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>Pour désigner douze actes (karya) de Bouddha, le mot sera dvadashabdha-karya.</td>
</tr>
</tbody>
</table>

<table>
<thead>
<tr>
<th>Evam</th>
<th>Ainsi</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td></td>
<td>Ce mot ouvre tous les Sûtras : Evam maya srutam (ainsi ai-je entendu), voir page 254.</td>
</tr>
</tbody>
</table>

<table>
<thead>
<tr>
<th>Hîna</th>
<th>Petit</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td></td>
<td>On en trouve de nombreux exemples, comme par exemple : hînayâna ou Petit Véhicule.</td>
</tr>
</tbody>
</table>

<table>
<thead>
<tr>
<th>Karuna</th>
<th>Compassion</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>Kaya</td>
<td>Corps</td>
</tr>
<tr>
<td>-------</td>
<td>-------</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>On retrouve ce terme, entre autres, dans la désignation des Trois corps de Bouddha (dharmakaya, corps absolu, etc.).</td>
</tr>
</tbody>
</table>

<table>
<thead>
<tr>
<th>Klesa</th>
<th>Passion</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td></td>
<td>Ce qui donne upaklesa (passion secondaire).</td>
</tr>
</tbody>
</table>

<table>
<thead>
<tr>
<th>Lama</th>
<th>maître</th>
</tr>
</thead>
</table>
|       | Ainsi le Dalaï-Lama est le Maître Océan (de sagesse).  
|       | Ce mot se retrouve également dans un autre titre : Patchen-Lama. |

<table>
<thead>
<tr>
<th>Loka</th>
<th>Monde</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td></td>
<td>Ainsi, lokadhata est l’univers mondain et lokaprajnapti désigne la cosmologie.</td>
</tr>
</tbody>
</table>

<table>
<thead>
<tr>
<th>Madhyamā</th>
<th>Médian</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td></td>
<td>On obtient ainsi le mot madhyamāpratipad (la voie médiane).</td>
</tr>
</tbody>
</table>

<table>
<thead>
<tr>
<th>Mahā</th>
<th>Grand</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td></td>
<td>On connaît tous le mot mahāradjah. À la fin de la lecture de cet ouvrage, vous connaitrez aussi Mahāmudra (le grand sceau), mahānāman (le grand nom), Mahāyāna (le Grand Véhicule), mahāsiddha (le grand accompli), etc.</td>
</tr>
</tbody>
</table>

<table>
<thead>
<tr>
<th>Mantra</th>
<th>Formule sacrée</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td></td>
<td>Ce mot se décompose ainsi : man (nom) et traya (protégé).</td>
</tr>
</tbody>
</table>

<table>
<thead>
<tr>
<th>Marana</th>
<th>Mort</th>
</tr>
</thead>
</table>

<table>
<thead>
<tr>
<th>Panca</th>
<th>Cinq</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td></td>
<td>On parle des 5 agrégats (panca skandha), des 5 certitudes (panca niyata), etc.</td>
</tr>
</tbody>
</table>

<table>
<thead>
<tr>
<th>Paramita</th>
<th>Action transcendante</th>
</tr>
</thead>
</table>

<table>
<thead>
<tr>
<th>Pitaka</th>
<th>Corbeille</th>
</tr>
</thead>
</table>

<table>
<thead>
<tr>
<th>Prajna</th>
<th>Connaissance supérieure</th>
</tr>
</thead>
</table>

<table>
<thead>
<tr>
<th>Pudgala</th>
<th>Personne</th>
</tr>
</thead>
</table>

<table>
<thead>
<tr>
<th>Rupa</th>
<th>Forme</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td></td>
<td>Ainsi, rupaskandha = agrégats des formes et nama-rupa = nom-et-forme.</td>
</tr>
<tr>
<td>Sattva</td>
<td>Être</td>
</tr>
<tr>
<td>--------------</td>
<td>-----------------------------------------</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>Ainsi, bodhisattva est un être d’éveil.</td>
</tr>
<tr>
<td>Sunyata</td>
<td>Vacuité</td>
</tr>
<tr>
<td>Sūtra</td>
<td>Fil du discours</td>
</tr>
<tr>
<td>Sangha</td>
<td>Communauté monastique</td>
</tr>
<tr>
<td>Tri</td>
<td>Trois</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>Ainsi, tridhâtu ce sont les trois domaines ; tripitaka, ce sont les trois corbeilles et triksana, signifie les trois natures.</td>
</tr>
<tr>
<td>Tathatâ</td>
<td>Ainsité</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>Ce qui donne les mots suivants : Tathâgata (Celui qui est venu ainsi, le Bouddha) et Tathâgatagarbha (l’essence de Tathâgata, c’est-à-dire la bouddhïété de chacun d’entre nous).</td>
</tr>
<tr>
<td>Upak</td>
<td>Secondaire</td>
</tr>
<tr>
<td>Vajra</td>
<td>Diamant ou foudre</td>
</tr>
<tr>
<td>Vinaya</td>
<td>Discipline</td>
</tr>
<tr>
<td>Yâna</td>
<td>Véhicule</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>Le Grand Véhicule sera le Mahâyâna, le Petit Véhicule le Hînayâna et le Véhicule du Diamant, le Vajrayâna.</td>
</tr>
</tbody>
</table>

Jeunes bonzes. Au Tibet, les enfants peuvent, dès l’âge de 7 ans, entrer comme novices dans un monastère. On y prendra soin de leur éducation. En principe, ils peuvent quitter le monastère dès qu’ils le souhaitent mais il est de tradition dans certains pays bouddhiques que le second garçon entre au monastère. On comprend, dès lors, l’énorme complicité qui existe dans ces pays bouddhiques entre les moines et les laïcs.
**Chronologie du bouddhisme**

Pour la clarté de notre exposé, nous avons arrondi toutes les dates, lesquelles ne sont, de toute façon, pas certaines. Nous avons également jugé utile d’inscrire dans cette chronologie les dates de naissance des trois religions monothéistes (en caractères bleus).

<table>
<thead>
<tr>
<th>Année</th>
<th>Événement</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>-3000</td>
<td>Naissance du monothéïsme (judaïsme)</td>
</tr>
<tr>
<td>-580</td>
<td>Naissance de Bouddha</td>
</tr>
<tr>
<td>-523</td>
<td>Éveil (pleine lune de Vesakh)</td>
</tr>
<tr>
<td>-500</td>
<td>Premier concile à Rājagṛha</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>Ananda va diriger la Communauté</td>
</tr>
<tr>
<td>-400</td>
<td>Deuxième concile à Vaisālī</td>
</tr>
<tr>
<td>-300</td>
<td>Règne d’Asoka.</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>Première expansion du bouddhisme (missions)</td>
</tr>
<tr>
<td>-250</td>
<td>Troisième concile à Pātaliputra</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>Introduction du bouddhisme à Ceylan</td>
</tr>
<tr>
<td>-170</td>
<td>Règne de Ménandre, roi grec aussi connu comme Melinda</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>Rédaction du Milinda-Pañha (voir page 206)</td>
</tr>
<tr>
<td>-80</td>
<td>Seconde expansion du bouddhisme</td>
</tr>
<tr>
<td>-40</td>
<td>Mise par écrit du Canon pâli (à Ceylan)</td>
</tr>
<tr>
<td>0</td>
<td>Naissance du christianisme</td>
</tr>
<tr>
<td>60</td>
<td>Introduction du bouddhisme en Chine</td>
</tr>
<tr>
<td>100</td>
<td>Concile du Cachemire (n’est pas repris dans la numérotation des conciles car il est peut-être légendaire)</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>Naissance du Grand Véhicule (Mahāyāna)</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>Açvaghosha, docteur mahāyaniste</td>
</tr>
<tr>
<td>150</td>
<td>Règne de Kanishka (souverain de la dynastie des Kushana)</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>Expansion du bouddhisme en Asie</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>L’art du Gandhâra est à son apogée</td>
</tr>
<tr>
<td>200</td>
<td>Nagarjuna, docteur mahāyaniste (école Mādhyamika, voir page 185)</td>
</tr>
</tbody>
</table>
<p>« La victoire engendre la haine ; dans la douleur gît le vaincu. L’apaisé vit dans le bonheur, ayant abandonné et victoire et défaite. » (Dhammapadada)</p>

Comme beaucoup de religions, le bouddhisme doit son succès et sa diffusion à un homme d’État. L’empereur Asoka (le Constantin du bouddhisme) est monté sur le trône aux environs de l’an -268 avant l’Èc. Son empire très vaste s’étendait sur une partie de l’Inde et sur l’actuel Pakistan. Empereur très guerrier, après une de ses dernières conquêtes, qui coûta la vie à des dizaines de milliers d’hommes, il éprouva du remords et fit graver une stèle où il proclamait ses regrets d’avoir occasionné autant de souffrances.

### La conversion d’Asoka au bouddhisme

C’est après cette dernière guerre meurtrière qu’Asoka, converti au bouddhisme, passa un an dans une communauté bouddhique et organisa son État en fonction des préceptes bouddhiques (organisation de la vie quotidienne, de la justice, etc.). Pour donner plus de poids encore à sa volonté d’un État modèle basé sur la morale bouddhique, il fit graver ses édits, en plusieurs langues (pâli, grec, araméen, brahmi) sur un nombre considérable de piliers, dont 14 sont encore visibles aujourd’hui. On lui doit également la construction de nombreux stûpas®. Cependant, c’est surtout pour sa participation active au troisième concile, dit de Pataliputra, que l’empereur Asoka® doit sa gloire dans le monde bouddhique. C’est également à cette époque (vers 250 avant l’Èc.) que l’empereur expédia des missions bouddhiques dans le monde entier. L’une d’elles, dirigée par son propre fils, parti pour Ceylan avec le succès que l’on sait (ce pays fut pendant longtemps l’un des seuls États bouddhiques dans le monde ; aujourd’hui encore, Sri Lanka est l’État qui a le mieux préservé le bouddhisme premier du Petit Véhicule).

Pour les bouddhistes, Asoka est connu sous le nom de Darmashoka mais lui-même préférait s’appeler Devamampiya (« Aimé des Dieux ») ou Priyadarshin (« Soucieux du bien-être de ses sujets »).

### Les édits d’Asoka

Ils furent gravés sur des colonnes en grès ou sur des rochers et cela en diverses parties de l’empire. Le lecteur lira ci-après trois édits choisis parmi ceux qui nous sont encore parvenus sur les différentes stèles. On y admirera l’éthique et la compassion du roi. Et l’on se met à rêver que de tels édits puissent être respectés aujourd’hui.
- Il est interdit de sacrifier des animaux, que ce soit pour la nourriture ou les cérémonies religieuses.

- Il est recommandé d’observer les lois du Dharma et de pratiquer la compassion et la charité.

- Le roi désire voir se réconcilier toutes les tendances religieuses.

**Les conciles bouddhiques**

On désigne sous ce nom les grands rassemblements du Sangha* (la communauté) qui eurent lieu dès la mort de Bouddha. Seuls les deux premiers conciles sont communs au bouddhisme premier (Petit Véhicule ou Hīnayāna®) et au bouddhisme du Grand Véhicule (Mahāyāna®). Le premier concile eut lieu un an après la mort de Bouddha (an 1 du Nirvāṇa), c'est le concile dit de Rajagrha, lequel réunit 499 saints (arhats) de manière à conserver la parole de Bouddha. Ananda (le cousin de Bouddha) récita de mémoire toutes les paroles de Bouddha et c'est ainsi que naquirent les Sūtras® qui forment le canon bouddhique. La récitation d’Ananda explique pourquoi tous les Sūtras commencent par la formule « Ainsi l’ai-je entendu de la bouche de Bouddha ». C’est également durant ce concile que furent fixées les règles de la discipline des moines (vinaya) ainsi que les commentaires de l’Abhidharma. C’est donc durant ce concile que se constituèrent (du moins oralement, la mise par écrit étant plus tardive) les Trois corbeilles ou Tripikata (Sūtra, Vinaya, Abhidharma : à ce sujet, voir le chapitre consacré aux livres canons). Le second concile se réunit cent dix ans après la mort de Bouddha, c’est le

Cette gravure du XIXe siècle représente des moines bouddhistes au Sri Lanka. Pour les bouddhistes, le Sri Lanka a été très tôt une terre de mission. On dit même que l’empereur Asoka y envoya son propre fils. Aujourd’hui encore, c’est au Sri Lanka qu’est préservé le bouddhisme le plus proche de l’enseignement de Bouddha (le bouddhisme des anciens ou Theravāda ou Petit Véhicule).
concile de Vaisali, lequel réunit 700 moines avec pour but principal de fixer les règles monastiques trop souvent transgressées. À titre d’illustration, voici deux transgressions qui furent fortement condamnées par ce concile : boire du lait baratté l’après-midi et posséder une natte neuve sans franges. Les autres huit transgressions condamnées par ce concile sont du même ordre ! Le troisième concile (Pataliputra) se réunit sous le règne de l’empereur Asoka, cent soixante ans après la mort du Bouddha. Son but était de clarifier les divergences apparues dans les divers groupes. Les Mahâyânistes, ne mentionnent pas ce troisième concile (sans doute du fait de son attachement très net au Petit Véhicule). Pour eux, le troisième concile fut celui du Cachemire qui se déroula plus tard. Dans l’un et l’autre cas, la discussion porta sur différentes questions dont les réponses divergeaient selon les écoles (comme, par exemple : les arhats sont-ils sujets à la tentation sexuelle ?, etc.). En définitive, le bouddhisme, dès le second concile, se sépara en dix-huit sectes21. On notera que le mot secte a ici un sens très différent de celui utilisé couramment, il s’agit plus exactement (comme dans le judaïsme, puisque dans un cas comme dans l’autre il n’existe pas d’instance hiérarchique suprême chargée de dire ce qu’il faut croire et faire) d’un courant de pensée ou d’une école de pensée. Par ailleurs les bouddhistes ont également eu très tôt une vision « claire » de la dissidence et du schisme. Dans le Vinaya, on lit qu’« il y a schisme lorsqu’un groupe, d’au moins neuf bhiksus, en possession de tous les privilèges religieux, appartenant à la même communauté et domiciliés dans le même district, professent scientement et volontairement une proposition contraire à la Loi et à la discipline. » 21b Si le nombre est inférieur à neuf, il y a seulement dissidence.

Les trois premiers conciles sont les plus importants du point de vue de la fixation du Canon et des règles mais il y en eu d’autres. Signalons encore le concile de Lhassa (au VIIIe siècle) dont le débat porta sur la question du subitisme : l’Éveil est-il le fruit de compréhensions successives (gradualisme) ou se produit-il en une seule fois (subitisme). On sait l’importance attachée à cette question par les adeptes du bouddhisme zen pour lesquels l’Éveil peut provenir d’un simple coup de canne ou d’une éructation.

Pour en savoir plus concernant les conciles, lire l’ouvrage désormais classique de A. Barreau, Les premiers conciles bouddhiques, PUF, 1955.
Le subitisme en échec

Durant le concile de Lhassa, un débat concernant le subitisme fut organisé entre les deux camps. Le camp chinois qui prétendait que l’Éveil pouvait se déclencher de manière subite et le camp indien pour lequel l’Éveil ne pouvait être que progressif. A l’issue de la joute, l’indien Kamalaçila l’emporta. On notera également que plus près de nous, en 1873, près de Colombo, dans l’actuel Sri Lanka, un moine bouddhiste cingalais débattit durant trois jours avec un pasteur méthodiste. « L’annonce de sa victoire dans les journaux provoqua un enthousiasme qui entraîna des conséquences capitales, puisqu’il fut le point de départ de la renaissance moderne du bouddhisme. » 22

Pourtant, à y bien voir, l’instantanéité est à la base du bouddhisme où le temps est discontinu formé d’instant instants juxtaposés sans intervalles. Dans son *Vocabulaire du bouddhisme*, Stéphane Arguillère écrit très justement qu’« il est clair en tout cas que si ce qu’il est convenu d’appeler l’instantanéisme devait être récusé « même en réalité superficielle » (…), alors c’est presque la totalité du bouddhisme qui se trouverait en danger. » 23

Cette ancienne gravure représente un jeune prince cingalais qui porte une coiffure symbolisant un stûpa.
<table>
<thead>
<tr>
<th>Page</th>
<th>Event</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>400</td>
<td>Asanga, docteur mahâyaniste [école Vijnanavada, voir page 188]</td>
</tr>
<tr>
<td>400-410</td>
<td>Le pèlerin chinois Fa-Hsien séjourne en Inde</td>
</tr>
<tr>
<td>450</td>
<td>Bodhidharma, le fondateur de l’école chan (voir pages 143 et 275)</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>Naissance de Buddhaghosa (le plus grand commentateur du Canon® pâli)</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>Vasubandhu écrit l’Abhidharmakosa (voir page 159) puis se convertit au Mahâyâna®</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>Début du culte d’Amitâbha (Amida®)</td>
</tr>
<tr>
<td>540</td>
<td>Introduction du bouddhisme au Japon®</td>
</tr>
<tr>
<td>620</td>
<td>Naissance de l’islam</td>
</tr>
<tr>
<td>630-645</td>
<td>Le pèlerin chinois Hiuan-Tsang séjourne en Inde</td>
</tr>
<tr>
<td>638-713</td>
<td>Hui Neng, sixième patriarche du Chan</td>
</tr>
<tr>
<td>670-690</td>
<td>Le pèlerin chinois Yi-Tsing séjourne en Inde</td>
</tr>
<tr>
<td>700</td>
<td>Naissance du véhicule tantrique</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>Déclin du bouddhisme indien</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>Première introduction du bouddhisme au Tibet</td>
</tr>
<tr>
<td>800</td>
<td>Quatrième concile de Lhassa</td>
</tr>
<tr>
<td>1052-1135</td>
<td>Milarepa, fondateur d’une des quatre écoles du bouddhisme tibétain</td>
</tr>
<tr>
<td>1100</td>
<td>Deuxième introduction du bouddhisme au Tibet</td>
</tr>
<tr>
<td>1193</td>
<td>Prise de Bihâr par le musulman Ikhtiyar-ud-din Mohammed Bakhtyar : fin du bouddhisme indien</td>
</tr>
<tr>
<td>1200-1253</td>
<td>Eihei Dogen, le fondateur de l’école zen Soto</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>Fondation de la secte de la Terre Pure</td>
</tr>
<tr>
<td>1300</td>
<td>Traduction du Canon® tibétain en mongol</td>
</tr>
<tr>
<td>1600</td>
<td>Conversion des Mongols au bouddhisme tibétain</td>
</tr>
<tr>
<td>1871</td>
<td>Cinquième concile (Mandalay, Birmanie)</td>
</tr>
<tr>
<td>1904-1989</td>
<td>Kalou Rinpotche, le lama tibétain qui a introduit le bouddhisme tibétain en Occident</td>
</tr>
<tr>
<td>1914-1982</td>
<td>Taisen Deshimaru, le principal propagateur du zen en Occident</td>
</tr>
<tr>
<td>1935-</td>
<td>Tenzin Gyatso, le quatorzième, et actuel, Dalaï-lama</td>
</tr>
<tr>
<td>1954</td>
<td>Sixième concile (Rangoun, Birmanie)</td>
</tr>
<tr>
<td>1956 (23 mai)</td>
<td>Commémoration du 2500e anniversaire de Bouddha</td>
</tr>
<tr>
<td>1959</td>
<td>Les Chinois écrasent la révolte tibétaine. Le Dalaï-lama s’enfuit en Inde.</td>
</tr>
</tbody>
</table>